

devint le berceau, le centre, la capitale de la Nouvelle-France ou du Canada.

L'espace illimité qui s'ouvrait devant cette colonie offrait à ses premiers regards des forêts sombres, épaisses et profondes, dont la seule hauteur attestait l'ancienneté. Des rivières sans nombre venaient de loin arroser ces pays immenses. L'intervalle qu'elles laissaient était coupé d'une multitude de lacs. On en comptait quatre, dont la circonférence embrassait depuis deux cents jusqu'à cinq cents lieues. Ces espèces de mers intérieures communiquaient entre elles, et leurs eaux, après avoir formé le fleuve Saint-Laurent, allaient grossir considérablement le lit de l'Océan. Tout, dans cette région intacte du Nouveau-Monde, portait l'empreinte du grand et du sublime. La nature y déployait un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandait la vénération; mille grâces sauvages qui surpassaient infiniment les beautés artificielles de nos climats. C'est là qu'un peintre, un poète aurait senti son imagination s'exalter, s'échauffer et se remplir de ces idées qui deviennent ineffaçables dans la mémoire des hommes. Toutes ces contrées exhalaient, respiraient un air de longue vie. Cette température qui, par la position du climat, devait être délicieuse, ne perdait rien de sa salubrité par la rigueur singulière d'un froid long et violent. Ceux qui n'attribuent cette singularité qu'aux bois, aux sources, aux montagnes dont ce pays

est couvert, n'ont pas tout considéré. D'autres observateurs ajoutent à ces causes du froid l'élévation du terrain, un ciel tout aérien et rarement chargé de vapeurs, la direction des vents qui viennent du nord au midi par des mers toujours glacées.

Les habitans de cet âpre climat étaient cependant peu vêtus. Un manteau de buffle ou de castor serré par une ceinture de cuir, une chaussure de peau de chevreuil, c'était leur habillement avant leur commerce avec nous. Ce qu'ils y ont ajouté depuis a toujours excité les lamentations de leurs vieillards sur la décadence des mœurs.

Peu de ces sauvages connaissaient la culture, encore n'était-ce que celle du maïs, qu'ils abandonnaient aux femmes, comme indignes des soins de l'homme indépendant. Leur plus vive imprécation contre un ennemi mortel, c'était qu'il fût réduit à labourer un champ, la même que celle que Dieu prononça contre le premier homme. Quelquefois ils s'abaissaient jusqu'à la pêche; mais leur vie et leur gloire étaient la chasse. Toute la nation y allait comme à la guerre; chaque famille, chaque cabane, comme à sa subsistance. Il fallait se préparer à cette expédition par des jeûnes austères, n'y marcher qu'après avoir invoqué les dieux. On ne leur demandait pas la force de terrasser les animaux, mais le bonheur de les rencontrer. Hormis les vieillards arrêtés par la décrépitude, tous se mettaient en campagne, les hommes pour

IV.
Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des sauvages qui habitaient le Canada.

tuer le gibier, les femmes pour le porter et le sécher. Au gré d'un tel peuple, l'hiver était la belle saison de l'année : l'ours, le chevreuil, le cerf et l'orignal ne pouvaient fuir alors avec toute leur vitesse à travers quatre à cinq pieds de neige. Ces sauvages, que n'arrêtaient ni les buissons, ni les ravines, ni les étangs, ni les rivières, et qui passaient à la course la plupart des animaux légers, faisaient rarement une chasse malheureuse. Mais, au défaut de gibier, on vivait de gland; au défaut de gland, on se nourrissait de la sève ou de la pellicule qui naît entre le bois et la grosse écorce du tremble et du bouleau.

Dans l'intervalle d'une chasse à l'autre, on faisait, on réparait les arcs et les flèches, les raquettes qui servaient à courir sur la neige, les canots sur lesquels on devait passer les lacs et les rivières. Ces meubles de voyage et quelques pots de terre formaient toute l'industrie, tous les arts de ces peuples errans. Ceux d'entre eux qui s'étaient réunis en bourgades ajoutaient à ces travaux les soins qu'exigeait leur vie plus sédentaire; ils y joignaient la précaution de palissader, de défendre leurs cabanes contre les irruptions. Les sauvages s'abandonnaient alors dans une sécurité profonde à la plus entière inaction. Ce sentiment inquiet de sa propre faiblesse; cette lassitude de tout et de soi-même, qu'on appelle ennui, ce besoin de fuir la solitude et de se décharger sur autrui du fardeau de sa vie, étaient

inconnus à ce peuple, content de la nature et de sa destinée.

Leur stature était taillée en général dans les plus belles proportions; mais plus propres à supporter les fatigues de la course que les peines du travail, ils avaient moins de vigueur que d'agilité. Avec des traits réguliers ils avaient cet air féroce que leur donnaient sans doute l'habitude de la chasse et le péril de la guerre. Leur peau était d'un rouge obscur et sale. Cette couleur désagréable leur venait de la nature, qui hale tous les hommes continuellement exposés au grand air. Elle était augmentée par la manie qu'ont toujours eue les peuples sauvages de se peindre le corps et le visage, soit pour se reconnaître de loin, soit pour se rendre plus agréables dans l'amour ou plus terribles à la guerre. A ce vernis ils joignaient des frictions de graisse de quadrupède ou d'huile de poisson, usage familier et nécessaire pour se garantir de la piqure insoutenable des moucheron et des insectes qui couvrent tous les pays que l'homme laisse en friche. Ces onguens étaient préparés et mêlés avec des suc ou des matières rouges qui peut-être étaneit le poison le plus mortel pour les moustics. Ajoutez à ces enduits, qui pénètrent et dénaturent la couleur de la peau, les fumigations qu'on oppose encore à tous ces insectes, ou que respirent ces peuples dans leurs cabanes, où ils se chauffent tout l'hiver, où ils boucanent leurs viandes. C'en

était assez pour leur donner un teint hideux à nos regards, mais beau sans doute, ou du moins supportable à leurs yeux peu délicats. Du reste, ils avaient la vue, l'odorat, l'ouïe, tous les sens d'une finesse ou d'une subtilité qui les avertissaient de loin sur leurs dangers ou leurs besoins. Ceux-ci étaient bornés ; mais leurs maladies l'étaient bien davantage. Ils ne connaissaient guère que celles qui pouvaient naître de leurs exercices quelquefois trop violens, ou de la surabondance de nourriture qu'ils prenaient après des diètes excessives.

Leur population était peu nombreuse, et peut-être n'était-ce pas un malheur. Les nations policées doivent désirer la multiplication des hommes, parce que, gouvernées par des chefs ambitieux d'autant plus portés à la guerre qu'ils ne la font pas, elles sont réduites à la nécessité de combattre pour envahir ou pour repousser, parce qu'elles n'ont jamais assez de terrain et d'espace pour leur vie entreprenante et dispendieuse. Mais les peuples isolés, errans, gardés par les déserts qui les séparent, par les courses qui les dérobent aux irruptions, par la pauvreté qui les garantit de faire ou de souffrir des injustices, ces peuples sauvages n'ont pas besoin d'être multipliés. Pourvu qu'ils le soient assez pour résister aux animaux féroces, pour repousser un ennemi qui n'est jamais fort, pour se secourir mutuellement, tout est bien. Plus ils le seraient

au-delà, plus promptement ils auraient dévasté les lieux qu'ils habitent, plus tôt ils seraient forcés de les quitter pour en aller chercher d'autres, le seul, du moins le plus grand inconvénient de leur vie précaire.

Indépendamment de ces réflexions, qui pouvaient bien ne s'être pas présentées aux sauvages du Canada d'une manière si développée, la nature des choses suffisait seule pour arrêter leur population. Quoiqu'ils habitassent des contrées abondantes en gibier et en poisson, il y avait des saisons et quelquefois des années où cette unique ressource leur manquait : la famine faisait alors d'horribles ravages chez des nations trop éloignées les unes des autres pour se donner des secours. Leurs guerres ou leurs hostilités passagères, mais causées par des haines éternelles, étaient très-destructives. Des chasseurs continuellement exercés à poursuivre leur nourriture qui fuyait devant eux, à déchirer l'animal qu'ils avaient surpris à la course ; des hommes dont l'oreille était familiarisée aux cris de la mort, et la vue à l'effusion du sang, devaient dans les combats se montrer plus impitoyables encore, s'il est possible, que ne le sont nos peuples frugivores. Enfin, malgré les éloges qu'on donne à l'éducation la plus dure, et qui séduisirent Pierre le Grand au point qu'il ordonna de ne laisser boire que de l'eau de la mer aux enfans de ses matelots, étrange épreuve qui leur coûta la vie

à tous, il est certain qu'un grand nombre de jeunes sauvages périssaient par la faim, par la soif, par le froid, et par les fatigues. Ceux mêmes dont le tempérament était assez vigoureux pour résister aux exercices communs dans ces climats, pour traverser les plus grandes rivières à la nage, pour faire des chasses de deux cents lieues, pour se défendre du sommeil durant plusieurs jours, pour se passer long-temps de nourriture, ces hommes en étaient moins propres à la génération, et sentaient tarir en eux les germes de la vie. Peu parvenaient à la carrière que l'on fournit dans nos sociétés, où les habitudes sont plus uniformes et plus tranquilles.

L'austérité de l'éducation spartiate, la pratique des rudes travaux, et l'usage des nourritures grossières, ont fait une illusion dangereuse. Les philosophes, séduits par le sentiment des maux de l'humanité, ont voulu consoler les malheureux que la fortune avait condamnés à ce genre de vie en leur persuadant que c'était le plus sain et le meilleur. Les gens riches n'ont pas manqué d'adopter un système qui leur endurecissait tranquillement le cœur et les dispensait de la compassion et de la bienfaisance. Non, il n'est pas vrai que les hommes occupés des pénibles arts de la société vivent aussi long-temps que l'homme qui jouit du fruit de leurs sueurs. Le travail modéré fortifie, le travail excessif accable. Un paysan est un vieillard à soixante ans, tandis que les citoyens

de nos villes qui vivent dans l'opulence avec quelque sagesse atteignent et passent souvent quatre-vingts ans. Les gens de lettres même, dont les occupations sont peu favorables à la santé, comptent dans leur classe un assez grand nombre d'octogénaires. Loin des livres modernes ces cruels sophismes dont on berce les riches et les grands qui s'endorment sur les labeurs du pauvre, ferment leurs entrailles à ses gémissens, et détournent leur sensibilité de dessus leurs vassaux pour la porter tout entière sur leurs chiens et sur leurs chevaux !

On trouva dans le Canada trois langues mères, l'algonquine, la siousse, et la huronne. On jugea que ces langues étaient primitives, parce qu'elles renfermaient chacune un grand nombre de ces mots imitatifs qui peignent les choses par le son. Les dialectes qui en dérivèrent se multiplièrent presque autant que les bourgades. On n'y remarquait point de termes abstraits, parce que l'esprit des sauvages, esprit encore enfant, ne s'écarte guère loin des objets et des temps présents ; et qu'avec peu d'idées on a rarement besoin de les généraliser et d'en représenter plusieurs dans un seul signe. Mais d'ailleurs le langage de ces peuples, presque toujours animé d'un sentiment prompt, unique et profond, remué par les grandes scènes de la nature, prenait dans leur imagination sensible et forte un caractère vivant et poétique. L'étonnement et l'admiration, dont leur

ignorance même les rendait susceptibles, les entraînaient violemment à l'exagération. Leur âme s'exprimait comme leurs yeux voyaient : c'était toujours des êtres physiques qu'ils retraçaient avec des couleurs sensibles, et leurs discours devenaient pittoresques. Au défaut de termes de convention pour rendre certaines idées composées ou compliquées, ils employaient des expressions figurées. Le geste, l'attitude ou l'action du corps, l'inflexion de la voix, suppléaient ou achevaient ce qui manquait à la parole. Les métaphores étaient plus hardies, plus familières dans leur conversation qu'elles ne le sont dans la poésie même épique des langues de l'Europe. Leurs harangues dans les assemblées publiques étaient surtout remplies d'images, d'énergie et de mouvement. Jamais peut-être aucun orateur grec ou romain ne parla avec autant de force et de sublimité qu'un chef de ces sauvages. On voulait les éloigner de leur patrie : *Nous sommes*, répondit-il, *nés sur cette terre; nos pères y sont ensevelis. Dirons-nous aux ossemens de nos pères, Levez-vous, et venez avec nous dans une terre étrangère ?*

Il est aisé de penser que de pareilles nations ne pouvaient pas être aussi douces, aussi faibles que celles du midi de l'Amérique. On éprouva qu'elles avaient cette activité, cette énergie qu'on trouve chez les peuples du nord, à moins qu'ils ne soient, comme les Lapons, d'une espèce fort différente de la nôtre. Elles n'étaient guère par-

venues qu'à ce degré de lumière et de police où l'instinct seul peut conduire les hommes dans un petit nombre d'années; et c'est chez ces peuples que les philosophes peuvent étudier l'homme de la nature.

Ils étaient divisés en plusieurs petites nations dont le gouvernement était à peu près le même. Quelques-unes reconnaissaient des chefs héréditaires; d'autres s'en donnaient d'électifs; la plupart n'étaient dirigées que par leurs vieillards. C'étaient de simples associations fortuites et toujours libres, unies sans aucun lien. La volonté générale n'y assujettissait pas même la volonté particulière. Les décisions étaient de simples conseils qui n'obligeaient personne sous la moindre peine. Si, dans une de ces singulières républiques, on ordonnait la mort d'un homme, c'était plutôt une espèce de guerre contre un ennemi commun qu'un acte judiciaire exercé sur un sujet ou un citoyen. Au défaut du pouvoir coercitif, les mœurs, l'exemple, l'éducation, le respect pour les anciens, l'amour des parens, maintenaient en paix ces sociétés sans lois comme sans biens. La raison, qui n'avait pas été comme parmi nous dénaturée par les préjugés et violée par des actes de force, leur tenait lieu de préceptes de morale et d'ordonnance de police. La concorde et la sûreté se maintenaient sans l'entremise du gouvernement. Jamais l'autorité ne blessait ce puissant instinct de la nature, l'amour de l'indé-

pendance, qui, éclairé par la raison, produit en nous celui de l'égalité.

De là ces égards que les sauvages observent réciproquement entre eux. Ils se prodiguent des marques d'estime par un retour de celle que chacun exige pour soi-même. Prévenans et réservés, ils pèsent leurs paroles, ils écoutent avec attention. Leur gravité, qu'on prendrait pour de la mélancolie, est surtout remarquable dans leurs assemblées nationales. Chacun y harangue à son tour, selon son âge, son expérience et ses services. Jamais on n'est interrompu, ni par un reproche indécent, ni par un applaudissement déplacé. Les affaires publiques y sont maniées avec un désintéressement inconnu dans nos gouvernemens, où le bien de l'état ne se fait presque jamais que par des vues personnelles ou par esprit de corps. Il n'est pas rare de voir un orateur sauvage qui est en possession des suffrages avertir ceux qui déferent à ses conseils qu'un autre est plus digne de leur confiance.

Ce respect mutuel entre les habitans d'une bourgade règne entre les peuples dès que la guerre cesse. Les envoyés sont reçus, sont traités avec l'amitié qu'on doit à des hommes qui viennent parler de paix ou d'alliance. Ce n'est jamais pour un projet de conquête ni pour un intérêt de domination que négocient des nations errantes qui n'ont pas même l'idée d'un domaine. Celles mêmes qui s'arrêtent dans des habitations fixes ne dis-

putent à personne le droit de s'établir dans leur canton, pourvu qu'on ne les inquiète pas. La terre, disent-ils, est faite pour tous les hommes; aucun n'y doit posséder la portion de deux. Toute la politique des sauvages se réduit donc à former des ligues contre un ennemi trop nombreux et trop fort, à suspendre des hostilités trop meurtrières. Est-on convenu de la trêve ou de l'union, on s'en donne mutuellement le gage par des colliers de porcelaine. C'est une espèce de coquillage ou de colimaçon. Les blancs sont trop communs; on en fait peu de cas. Les violets, plus rares, et les noirs, qui le sont encore davantage, sont les plus estimés. On leur donne une forme cylindrique; on les perce; on les distribue en branches et en colliers. Les branches, d'environ un pied de long, portent des grains enfilés à la suite les uns des autres. Les colliers sont de larges ceintures où les grains, disposés par rangs, sont assujettis par de petites bandelettes de cuir dont on forme un tissu assez propre. La mesure, le poids et la couleur de ces coquillages décident de l'importance des affaires. Ils servent de bijoux, de registres et d'annales. C'est le lien des peuples et des individus. C'est un gage inviolable et sacré, qui donne la sanction aux paroles, aux promesses, aux traités. Les chefs de bourgades sont les dépositaires de ces fastes de la nation. Ils en connaissent la signification, ils en interprètent le sens. C'est avec ces caractères de convention qu'ils

transmettent l'histoire du pays à la génération naissante.

Comme les sauvages n'ont point de richesses, ils sont bienfaisans. On le voit, on le sent dans le soin qu'ils prennent des orphelins, des veuves et des infirmes. Ils partagent libéralement le peu qu'ils ont de provisions avec ceux dont la chasse, la pêche ou les récoltes ont trompé les espérances. Leurs tables et leurs cabanes sont jour et nuit ouvertes aux étrangers et aux voyageurs. C'est dans les fêtes que brille surtout cette hospitalité généreuse qui fait un bien public des avantages d'un particulier. C'est moins parce qu'il possède que parce qu'il donne qu'un sauvage aspire à la considération. Ainsi la provision d'une chasse de six mois est souvent distribuée en un jour, et celui qui régale a bien plus de plaisir que tous ceux qu'il a invités.

Tous les peintres des mœurs sauvages ne placent point la bienveillance dans leurs tableaux. Mais la prévention ne leur a-t-elle pas fait confondre avec le caractère naturel une antipathie de ressentiment? Ces peuples n'aiment, n'estiment ni n'accueillent les Européens. L'inégalité des conditions, que nous croyons si nécessaire pour le maintien des sociétés, est aux yeux d'un sauvage le comble de la démence. Ils sont également scandalisés que chez nous un homme ait lui seul plus de bien que plusieurs autres, et que cette première injustice en entraîne une seconde, qui

est d'attacher plus de considération à plus de richesses. Mais ce qui leur semble une bassesse, un avilissement au-dessous de la stupidité des bêtes, c'est que des hommes qui sont égaux par la nature se dégradent jusqu'à dépendre des volontés ou des caprices d'un seul homme. Le respect que nous avons pour les titres, les dignités, et surtout pour la noblesse héréditaire, ils l'appellent insulte, outrage pour l'espèce humaine. Quand on sait conduire un canot, battre l'ennemi, construire une cabane, vivre de peu, faire cent lieues dans les forêts sans autre guide que le vent et le soleil, sans autre provision qu'un arc et des flèches, c'est alors qu'on est un homme. Et que faut-il de plus? Cette inquiétude qui nous fait passer tant de mers pour chercher une fortune qui fuit devant nos pas, ils la croient plutôt l'effet de notre pauvreté que de notre industrie. Ils rient de nos arts, de nos manières, de tous ces usages qui nous inspirent plus de vanité à mesure qu'ils s'éloignent plus de la nature. Leur franchise et leur bonne foi sont indignées des finesses et des perfidies qui ont fait la base de notre commerce avec eux. Une foule d'autres motifs, appuyés quelquefois sur le préjugé, souvent sur la raison, ont rendu les Européens odieux aux sauvages. Ils sont devenus par représailles durs et cruels envers nous. L'aversion et le mépris que nous leur avons fait concevoir pour nos mœurs les ont toujours éloignés de notre société. On n'a jamais

pu façonner aucun d'eux aux délices de notre aisance, tandis qu'on a vu des Européens renoncer à toutes les commodités de l'homme civil pour aller prendre dans les forêts l'arc et la massue de l'homme sauvage.

Cependant un sentiment inné de bienveillance les ramène quelquefois à nous. Un bâtiment français s'était brisé, à l'entrée de l'hiver, sur les rochers d'Anticosti. Ceux des matelots qui dans cette île déserte et sauvage avaient échappé aux rigueurs des frimats et de la famine formèrent des débris de leur navire un radeau qui, au printemps, les conduisit dans le continent. Une cabane de sauvages s'offrit à leurs regards expirans. *Mes frères*, leur dit affectueusement le chef de cette famille solitaire, *les malheureux ont droit à notre commiseration et à notre assistance; nous sommes hommes, et les misères de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous-mêmes.* Ces expressions d'une âme tendre furent suivies de tous les secours qui étaient au pouvoir de ces généreux sauvages.

Européens, si fiers de vos gouvernemens, de vos lois, de vos institutions, de vos monumens, de tout ce que vous appelez votre sagesse, permettez que je vous arrête un moment. Je viens de vous exposer avec simplicité et sans art le tableau de la vie et des mœurs du sauvage. Je ne vous ai ni dissimulé ses vices, ni exagéré ses vertus. La sensation que mon récit vous a fait éprouver, je vous demande de la conserver jusqu'à ce que le plus

beau génie, l'homme le plus éloquent d'entre vous ait apprêté ses crayons et vous ai peint avec toute la force, avec toute la magie de son coloris les biens et les maux de vos contrées si policées. Son tableau vous transportera d'admiration, je n'en doute point : mais croyez - vous qu'il laisse dans vos âmes l'émotion délicieuse que vous ressentez encore ? L'estime, l'amour, la vénération que vous venez d'accorder à des sauvages, vous l'inspirera-t-il pour vos compatriotes ? Vous ne seriez que de misérables sauvages dans les forêts ; le dernier des sauvages serait un homme respectable dans vos cités.

Une seule félicité manquait aux Américains : le bonheur d'aimer passionnément les femmes. En vain ont-elles reçu de la nature une taille avantageuse, de beaux yeux, des traits agréables, des cheveux noirs, longs et bien placés ; tous ces agrémens ne sont comptés que durant le temps de leur indépendance. A peine ont-elles subi le joug de l'hymen, que l'époux même qu'elles chérissent uniquement devient insensible à des charmes qu'elles prodiguaient avant le mariage. A la vérité, le genre de vie où cet état les condamne n'est pas favorable à la beauté. Leurs traits s'altèrent ; elles perdent en même temps et le désir et le pouvoir de plaire. Laborieuses, actives, infatigables, on les voit labourer la terre, jeter la semence, faire la moisson, tandis que leurs maris, dédaignant de courber la tête et le dos sous